

La « jeunesse ligueuse » (*Bündische Jugend*) : utopie et alternative politique dans l'Allemagne de Weimar

NICOLAS LE MOIGNE

Mission historique française en Allemagne, Göttingen

La question des « relèves » est aussi celle des conditions d'émergence, dans l'Europe de l'Entre-deux-guerres, de nouvelles formes d'engagement politique, au service de nouvelles visions de la Cité. La défaite du pays et le discrédit durable qui frappe après 1918 les élites issues de l'Empire, ainsi que la fragilité du nouveau régime républicain, élargissent les horizons d'attente politiques, et expliquent l'audience, plus grande qu'en France ou en Grande-Bretagne, que recueillent les mouvements de réforme radicale, dont le nazisme deviendra finalement le funeste champion. Les mouvements de jeunes, sous des formes particulières à l'Allemagne, se posent en vecteurs de la régénération de l'Homme et de la société ; et certains groupes de cette « jeunesse ligueuse » (*bündische Jugend*) tentent, au tournant des années Trente, de se poser en alternative crédible à des forces politiques défailtantes.

Une constante se dessine en effet dans toutes les mouvances qui, dans l'Europe d'alors, appellent de leurs vœux une société nouvelle : le culte de la jeunesse, porteuse du renouveau de la Nation, et ce à droite comme à gauche. Sémantiquement, il se traduit par l'irruption de l'adjectif *jung* – jeune – dans la nomenclature des sensibilités politiques : on parle ainsi des « jeunes-conservateurs » (*Jungkonservativen*) ou des « jeunes-socialistes » (*Jungsozialisten*), en miroir de la « Jeune Droite » ou des « Jeunes Turcs » français¹. Ce « juvénilisme » se traduit par un rôle politique croissant des mouvements de jeunes : ceux-ci s'intègrent, à des degrés variables, à la sphère politique, et canalisent en partie l'énergie de ceux qui veulent renouveler les pratiques politiques. Cependant, l'impact de la Grande guerre n'explique pas tout et, comme en France ou en Italie, les relèves juvéniles des années Vingt plongent leurs racines dans les mouvements de jeunesse romantiques et libertaires des années d'avant 1914, tels que le *Wandervogel* ou la *Freideutsche Jugend*, fondés

¹ Sur la mouvance jeune-conservatrice, voir J. Petzold, *Wegbereiter des deutschen Faschismus : die Jungkonservativen in der Weimarer Republik*, 2^{ème} éd. revue, Köln, Pahl-Rugenstein, 1983, et B. Petzinna, *Ursprung und Entwicklung des jungkonservativen 'Ring'-Kreis*, Berlin, Akademie Verlag, 2000. En français, voir D. Goeldel, *Moeller van den Bruck (1876-1925) : un nationaliste contre la révolution. Contribution à l'étude de la « révolution conservatrice » et du conservatisme allemand au XX^{ème} siècle*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 1984. S. Breuer conteste la notion, selon lui trompeuse, de « révolution conservatrice », et préfère parler de « néo-nationalisme » (*Anatomie de la Révolution conservatrice*, Paris, Editions de la MSH, 1996) – sa contribution à ce volume nuance par ailleurs l'assimilation de la nébuleuse gravitant autour de *Der Ring* à un « proto-fascisme » allemand. Sur les *Jungsozialisten* et le cercle de Hofgeismar, voir S. Jax, *Der Hofgeismarkreis der Jungsozialisten und seine Nachwirkungen in der Weimarer Zeit*, Oer-Erkenschwick, Archiv der Arbeiterjugendbewegung, 1999.

respectivement en 1901 et 1913, qui se ramifient après 1918 en une multitude de mouvements d'importance variable. Cette nébuleuse, aux contours flous, compte jusqu'à 60.000 membres au milieu des années 1920, et ses membres se définissent eux-mêmes comme jeunesse *bündisch* – littéralement, « ligueuse ». Les années Vingt sont celles, en Allemagne, de la formulation d'une « voie *bündisch* », prenant place parmi les modèles utopiques, ces « visions d'un monde meilleur », qui entendent n'être pas seulement imaginaires. La « relève » est donc triple : celle des hommes et des générations, celle des programmes d'avenir, mais aussi celle des références culturelles et des pratiques de vie. À l'extrême, la « relève » trouve ici son but en elle-même, et se forge avant tout comme un imaginaire utopique.

Ces mouvements « autonomes », dirigés par des jeunes et indépendants des partis ou des Eglises, finissent par devenir dans le langage courant *die Jugendbewegung* – « le » mouvement de jeunesse, dans l'absolu, et au détriment des autres organisations de jeunes. Ils sont partie prenante à la lame de fond qui traverse la bourgeoisie cultivée allemande à partir des années 1890 : la *Lebensreform*, notion dont la traduction la moins imparfaite serait « refonte de l'existence ». On y compte les premiers végétariens, les premiers nudistes, les associations anti-tabagiques et anti-alcooliques (les *Wehrlogen*), ainsi que les pionniers de la réforme de l'éducation, tels que Gustav Wyneken ou Rudolf Steiner². Les pédagogies alternatives en vigueur dans la communauté éducative de Wickersdorf ou, plus tard, dans les écoles Waldorf, visent à la construction d'un Homme nouveau, musicien, artiste, gymnaste, et qui vivrait en fusion avec le Cosmos. Loin d'être l'œuvre de quelques illuminés, la *Lebensreform* est un phénomène de masse, qui touche au tournant du siècle des centaines de milliers de sympathisants³.

Présenter ces groupes de « réforme de l'existence » et, en leur sein, les mouvements de jeunes inspirés par le *Wandervogel*, comme des équivalents des « relèves » françaises pose donc un double problème. Celui de l'« ordre du politique », d'abord. Le « monde nouveau » qui y est esquissé a peu à voir avec le réformisme politique tel qu'on l'entend en France. La façon de se vêtir, de se nourrir, de vivre sa sexualité figurent au premier plan des préoccupations de la *Jugendbewegung*, tandis que les questions politiques au sens le plus classique du terme ne suscitent que peu d'intérêt. Si, par exemple, l'appel à un nouveau « Reich » est constant, la forme des institutions est laissée dans le flou, et semble ne déchaîner que l'indifférence. La vision du monde mise en œuvre dès le *Wandervogel* des origines est totalisante : il s'agit de développer l'Homme

² Sur le mouvement de réforme de la pédagogie, voir en français J. Gandouly, *Pédagogie et enseignement en Allemagne de 1800 à 1945*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, en particulier pp. 107-184 et pp. 235-262. L'importance sociale des doctrines pédagogiques en Allemagne, qui s'explique en partie par la décentralisation du système éducatif, a poussé Louis Dumont à théoriser ce trait culturel dans *L'idéologie allemande : France-Allemagne et retour*, Paris, Gallimard, 1991 (voir surtout pp. 1-56). L'anthropologue affirme que la notion centrale de la culture allemande depuis le début du XIX^{ème} siècle est la *Bildung*, la « construction culturelle de soi » ; il croit y voir la racine d'un « apolitisme » fondamental de la société allemande, et impute au luthéranisme le primat de l'intériorité et l'indifférence aux conflits politiques.

³ Voir, pour un panorama des mouvements de réforme, D. Kerbs, J. Reulecke, in : *Handbuch der deutschen Reformbewegungen*, Wuppertal, 1998 ; voir aussi le magnifique catalogue de l'exposition tenue à Darmstadt en 2001 : K. Buchholz, R. Latocha, K. Wolbert, *Die Lebensreform : Entwürfe und Neugestaltung von Leben und Kunst um 1900*, Darmstadt, Häusser, 2001, 2 Vol.

comme un tout, en promouvant toutes les dimensions de son existence. Ce « rêve total » se heurte toutefois d'emblée à sa dimension « sécessionniste », c'est-à-dire au désir d'édifier une société parallèle, en marge du monde des adultes. La question de l'engagement politique suscite donc l'hostilité, et le refus du jeu des partis ne facilite pas la traduction du mouvement en force politique efficace. L'étude du *Wandervogel* et de la *bündische Jugend* illustre, de ce point de vue, les apories des mouvements « utopistes ».

Le deuxième écueil est d'ordre sémantique. *Lebensreform*, *Jugendbewegung*, *Wandervogel*, *Bund*, *bündisch*, *völkisch*, *Reich*, *Gemeinschaft* : autant de termes qui, à tout prendre, n'ont en fait aucun équivalent en français, et qui reflètent des spécificités nationales, comparables mais non assimilables aux données françaises, italiennes ou britanniques. *Jugendbewegung* signifie bien « mouvement de jeunesse », mais désigne spécifiquement les groupes inspirés par le *Wandervogel* et la *Freideutsche Jugend* ; les autres organisations de jeunes se nomment *Jugendverbände* ou *Jugendvereine*⁴. De même, le *Bund* est bien une « ligue », puisque *binden* signifie « lier », mais le mot reste polysémique (il désigne aussi, aujourd'hui, l'État fédéral) et recèle une dimension mystique inconnue du français⁵. À l'inverse, les « Ligues » des années 1930 obèrent en France l'emploi de ce terme de connotations trompeuses, absentes en allemand. Bref, la question de l'« intraduisible » est une entrave majeure à la comparaison ; au-delà des termes eux-mêmes, ce sont des univers imaginaires entiers qui disparaissent dans la transposition linguistique⁶. Le terme de « relève » lui-même, traduit hâtivement par *Ablösung*, n'aurait pas grand sens en allemand, où il a une acception presque exclusivement militaire. Et pourtant l'essentiel est là : des jeunes, dans l'Allemagne du premier tiers du XX^{ème} siècle, prétendent former la caste qui accouchera d'un nouvel Empire, et qu'avec eux « viendra une ère nouvelle »⁷.

La lame de fond qui travers la *Jugendbewegung*, avec de fortes continuités entre l'avant et l'après-guerre, est essentiellement sécessionniste, et aspire à une réforme de la culture à partir de communautés fermées, dans un sens spiritualiste (I). A partir du milieu des années 1920, néanmoins, les tentations d'action politique directe se font de plus en plus fortes. Les exemples de la *Bündische Reichsschaft* de Kleo Pleyer et du *Jungdeutscher Orden* d'Arthur Mahraun illustrent, à travers des stratégies opposées, les contradictions et les déceptions de l'engagement politique en faveur d'un « Etat *bündisch* » (II).

⁴ Sur la spécificité allemande de la *Jugendbewegung*, voir J. Knoll, J. Schoeps (dir.), *Typisch Deutsch ? Die Jugendbewegung, Beiträge zu einer Phänomengeschichte*, Opladen, Leske/Budrich, 1988.

⁵ Sur le *Bund* en tant que « concept historique fondamental », voire R. Koselleck, « Bund », in : O. Brunner, W. Conze, R. Koselleck (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol.2, Stuttgart, 1972.

⁶ La question des « intraduisibles » est au cœur de l'étude des transferts culturels ; dans le domaine de l'histoire des idées et de la philosophie, voir l'ouvrage de référence indispensable qu'est B. Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil/Le Robert, 2004.

⁷ « Mit uns zieht die neue Zeit » est le refrain du chant *Wenn wir schreiten seit' an seit'* (H. Claudius, M. Englert, 1916), issu de la *Jugendbewegung* socialisante. Ce célèbre slogan est souvent employé de manière allusive, et a donné son titre à l'ouvrage collectif T. Koebner, R.-P. Janz, F. Trommler (dir.), *Mit uns zieht die neue Zeit : Der Mythos Jugend*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1985.

La jeunesse comme esthétique : réforme de la culture, sécession et spiritualisme

Le rassemblement de plusieurs milliers de jeunes sur la montagne du Hoher Meissner en 1913 avait été l'occasion de proclamer le désir d'autonomie de la jeunesse, ainsi que le dessein de jeter les bases d'une nouvelle société. L'idée est au départ d'organiser une « contre-manifestation » aux commémorations officielles du centenaire de la bataille de Leipzig, et de montrer le visage d'une nouvelle Allemagne, opposée au paternalisme nationaliste du régime impérial. Treize mouvements de jeunes « autonomes » s'y associent, et s'y coalisent sous le nom de *Freideutsche Jugend* – la « jeunesse libre-allemande ». Le psychologue viennois Friedrich Jodl y pousse la logique utopique à son terme, en imaginant le visage du pays un siècle plus tard, en 2013, lorsque l'élan de la « jeunesse libre » aura porté ses fruits. Le christianisme, la crispation sur la culture classique auront été dépassés, et tous les trésors spirituels de la culture humaine seront également accessibles à tous les peuples ; l'égoïsme de classe, l'appétit de puissance, et la brutalité du combat politique et social n'auront plus droit de cité. L'Allemagne, plus forte que jamais, sera devenue le centre de la culture mondiale ; toutes les facultés de l'« esprit humain » s'y seront épanouies, et elle sera le phare des autres peuples⁸. Le fait d'assigner à la jeunesse une « mission historique », se retrouve, en France, dans l'enquête d'Agathon, qui est exactement contemporaine, et où s'expriment des attentes très similaires, notamment sous la plume d'Ernest Psichari. La « mission » y est en soi un programme, sans but ni modalités bien précis – et la « relève » est d'abord un élan, un imaginaire⁹.

La rencontre du Hoher Meissner suscite un fort écho dans le pays, d'autant plus qu'elle bénéficie du soutien enthousiaste de figures prestigieuses et pour certaines influentes, telles que le philosophe Ludwig Klages, l'éditeur Eugen Diederichs, le sociologue Alfred Weber, l'historien Hans Delbrück ou la féministe Gertrud Prellwitz¹⁰. Loin d'aspirer uniquement à des réformes politiques, ces milliers de jeunes en appellent en fait à un changement de civilisation : davantage que les cadres institutionnels, ce sont les conditions d'existence de l'Homme qui doivent changer – son rapport à la Nature, à son propre corps, à son alimentation, à ses vêtements, à son habitat. Mais la transformation de ces aspirations à une « vie nouvelle » en mouvement politique tourne court. Lorsque, sur le Hoher Meissner, le pédagogue Gustav Wyneken, fondateur de la communauté éducative autogérée de Wickersdorf, appelle de ses vœux la naissance d'une *Jugendkultur*, une contre-culture juvénile militante, dont le premier objectif devrait être la réforme radicale du système scolaire, il suscite la polémique, et est accusé de vouloir détourner à son profit la « spontanéité » de la jeunesse, à des fins

⁸ F. Jodl, « 1813-1913 : Ein Programm », in Winfried Mogge, Jürgen Reulecke (éds.), *Hoher Meißner 1913. Der Erste Freideutsche Jugendtag in Dokumenten, Deutungen und Bildern*, Köln, 1988, pp.165-169 (pp.83-87 du fac-similé).

⁹ Agathon [H. Massis, A. de Tarde], *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, Imprimerie nationale, 1995 [1^{ère} éd. 1913].

¹⁰ Voir leurs allocutions respectives, in : Mogge, Reulecke, *Hoher Meissner*, *op.cit.*

politiques. Il est finalement mis en minorité, au profit de la ligne qui conçoit le *Bund* comme une entité fermée, ayant son but en elle-même¹¹.

La « culture juvénile » qui prend son essor entre 1896, avec les premières excursions des lycéens de Steglitz, et 1914 n'est donc pas essentiellement fondée sur la revendication politique. La figure du maître y est d'abord incarnée par des pédagogues – le rôle du latiniste Ludwig Gurlitt¹² est crucial dans la genèse du *Wandervogel* – ou par des artistes – tels que le poète Stefan George ou le peintre Fidus, dont les dessins illustrent les affiches et les revues de la « jeunesse en mouvement ». Cette « jeune garde » professe une culture de l'image, de la danse, de la musique, du corps, davantage que du texte, et qui se cristallise autour de quelques symboles, brandis et répétés à satiété : le *Lichtgebet* – l'affiche de Fidus figurant la prière face au soleil ; le *Zupfgeigenhansl*, livre de chants dû à Hans Breuer¹³ ; le *Reigen*, danse en cercle qui matérialise l'esprit communautaire. Et surtout le *Wandern*, la marche à l'aventure, qui reprend un thème littéraire romantique en le traduisant en actes, et qui est, dès le départ, assez éloigné de la randonnée française : conçu comme une ascèse plus que comme un loisir, il mène souvent ces jeunes vers des destinations lointaines. De même qu'un voyage de plusieurs semaines dans les monts de Bohême avait cimenté le groupe qui allait devenir le premier *Wandervogel*, les ligues des années 1920 trouvent leur unité dans la marche au contact de la Nature. La distance, les embûches, parfois la dureté des conditions naturelles, fondent les hiérarchies symboliques entre *Bünde*. Dans l'Entre-deux-guerres, deux groupes se distinguent, et font figure de modèle : les *Nerother Wandervogel* des frères Oelbermann, qui entreprennent de *wandern* autour du monde, notamment en Afrique du Sud et en Amérique latine, et la D.j.1.11. d'Eberhard Koebel, dit « Tusk », qui emmène ses troupes en Laponie, et développe l'esthétique du camp de yourtes, qui devient rapidement omniprésente¹⁴. Le moteur du « Mouvement de la Jeunesse » est donc d'abord le « vécu-en-commun » avant d'être un corpus doctrinal bien défini. La ligue de jeunes – le *Bund* – sert de support à ce nouveau sentiment communautaire, fusionnel et exclusif de toute autre appartenance ; le *Bund* est en général aussi un *Männerbund*, un « ban de mâles », qui revendique une sociabilité fondée sur la virilité, la fidélité et l'authenticité, et refuse la mixité dans la plupart des cas. D'où l'adjectif *bündisch*, qui s'impose dans les années 1920 pour désigner une mouvance, mais aussi un mode de vie, éloigné de la famille, des institutions ou des cadres sociaux extérieurs. La traduction par « ligueur » a donc son sens, si l'on comprend le mot au sens de « frondeur » – l'attitude *bündisch* relève en

¹¹ Voir en français sur les débats du Hoher Meissner F. Genton, « Les idées du Haut-Meissner. À propos du rassemblement de la jeunesse libre allemande du 10 au 12 octobre 1913 », in : M. Cluet (dir.) *Le Culte de la jeunesse et de l'enfance en Allemagne 1870-1933*, Rennes, Presses Universitaires, 2003, pp. 147-162.

¹² L. Gurlitt expose sa vision pédagogique dans *Erziehung zur Mannhaftigkeit* [Eduquer à la vigueur virile], 7^{ème} éd., Prien Anthropos, 1923 ; sur son engagement patriotique, voir *id.*, *Der Deutsche und sein Vaterland. Politisch-pädagogische Betrachtungen eines Modernen*, Berlin, Wiegandt & Grieben, 1902.

¹³ H. Breuer, *Der Zupfgeigenhansl : das Liederbuch der Wandervögel*, Mainz/ München, Schott/ Piper, 1994 [1^{ère} éd. Leipzig, 1913].

¹⁴ L'accès aux principales sources des différents mouvements est facilité par le travail considérable d'édition réalisé par les Archives du Mouvement de Jeunesse de la Burg Ludwigstein. Pour le *Nerother Wandervogel* et la D.j.1.11, voir W. Kindt, *Dokumentation der Jugendbewegung. Die Bündische Zeit*, vol. 3, Düsseldorf/ Köln, Diederichs, 1974, pp. 211-224 et 1197-1219.

effet de cette « morale de lansquenets » diagnostiquée quelques années plus tard par Hermann Rauschnig¹⁵.

Cette « culture matérielle » qui se noue autour de l'idée du *Bund* et du *Wandern* emprunte néanmoins nombre de ses traits au répertoire du nationalisme culturel, voire des groupes *völkisch* ; le calendrier utilisé par maintes revues récuse la nomenclature latine des mois pour les remplacer par des équivalents germaniques (*Wintermond, Hornung, Lenzing...*), tandis que se répand la célébration du solstice d'été¹⁶. D'une manière générale, cet ensemble de pratiques est présenté le prélude à une régénération nationale : la culture *Wandervogel* se réclame volontiers d'une *Germantik*, refondation « germanique » du romantisme (*Romantik*)¹⁷. La marche dans la Nature elle-même est présentée comme spécifiquement allemande, et comme une réappropriation de la germanité – et ce discours n'est pas de pure forme, puisqu'il contribue, à partir de 1913, à exclure les Juifs, censés être inaptes à communier dans le *deutsches Wandern*¹⁸.

Car l'anti-intellectualisme du *Wandervogel* est trompeur ; les livres circulent, les bulletins de liaison des différents mouvements en témoignent. Et le mouvement peut compter sur des vecteurs médiatiques spécifiques : la maison d'édition d'Eugen Diederichs à Iéna en devient le pilier, et édite tous ces ouvrages de références, au nom d'un « néo-romantisme » militant¹⁹. Diederichs anime d'ailleurs un cercle qui doit faire le pont entre les milieux littéraires et la *Jugendbewegung*, le cercle de Sera [*Sera-Kreis*] : on y organise des tournois d'éloquence costumés, et on y célèbre le solstice d'été²⁰. Le catalogue de sa maison d'édition, à Iéna, fournit, avant et après la guerre, une forte part des bibliothèques de foyers de *Wandervogel*²¹. S'y dessine un corpus de références littéraires et philosophiques dont le ciment est le refus de la rationalité moderne, de la technique, de la ville. Pêle-mêle, les sagas islandaises, les romantiques (surtout Novalis), Tolstoï, Dostoïevski, Paul de Lagarde, Stefan George, Hermann Hesse sont à l'honneur²². Parallèlement, une large part revient

¹⁵ H. Rauschnig, *La révolution du nihilisme*, Paris, Gallimard, 1980.

¹⁶ Voir par exemple le « bréviaire du solstice » diffusé par F. W. Fulda, *Sonnenwende. Ein Büchlein vom Wandervogel*, Leipzig, Hofmeister, 1914.

¹⁷ K. Gerlach, *Germantik. Das rechte Leben*, Leipzig, E. Matthes, 1914.

¹⁸ N. Le Moigne, « L'affaire de Zittau ou le tournant antisémite des mouvements de jeunesse allemands en 1913 » in : J. Guilbaud, N. Le Moigne, Thomas Lüttenberg (dir.), *Normes culturelles et construction de la déviance*, Paris/Genève, E.P.H.E./Droz, 2005, pp. 119-145.

¹⁹ Sur le rôle central des maisons d'éditions, et en particulier de celle d'E. Diederichs dans le monde des mouvements de réforme, voir E. Viehöer, *Der Verleger als Organisator. Eugen Diederichs und die bürgerlichen Reformbewegungen der Jahrhundertwende*, Frankfurt a. M., 1988 ; J. Ulbricht, M. Werner, *Romantik, Revolution und Reform. Der Eugen Diederichs Verlag im Epochenkontext 1900-1949*, Göttingen, Wallstein, 1999. Enfin, sur le « néo-conservatisme » allemand comme entreprise éditoriale, voir G. Stark, *Entrepreneurs of Ideology : Neoconservative Publishers in Germany 1890-1933*, Chapel Hill, North Carolina University Press, 1981.

²⁰ Sur le cercle de Sera et ses liens avec les mouvements de jeunes, voir H.-G. Brüggemann, *Karl Brüggemann und der Freideutsche Sera-Kreis : Untersuchung eines Modells von Jugendleben und Geist der Meissner-Generation vor 1914-* Phil. Diss., Frankfurt, 1965.

²¹ Voir, davantage que les textes eux-mêmes, les recommandations de lecture et les encarts publicitaires dans les bulletins de liaison ; voir aussi la „bibliothèque idéale“ présentée par les *Fahrende Geselle* à l'Exposition des artisans du livre en 1914. *Wandervogelarchiv Berlin-Steglitz*, M. 408 : *Buchgewerbe Ausstellung in Leipzig 1914*. Landheim der Fahrenden Gesellen.

²² La réception des « monstres sacrés » du pessimisme culturel dans les mouvements illustre la diffusion de la critique de la modernité dans la société allemande d'alors. Voir notamment, pour un panorama général, F. Hackert, U. Hermann,

aux « maîtres de vie » : Nietzsche et Langbehn, bien sûr, mais aussi Gandhi, Lao-Tseu, Confucius, Maître Eckart, François d'Assise sont convoqués, et étayent une philosophie du développement individuel par l'ascèse et le dialogue avec la Nature²³. Les catalogues, les recommandations de lecture, les encarts publicitaires, les phrases en exergue ou les récits de voyage sont autant de jalons d'un univers mental fondé, d'une part, sur des figures d'identification – le poète, le sage et le mystique – et, d'autre part, sur une pratique rhétorique, celle de la citation, de l'aphorisme, de la règle de vie, davantage que de l'argumentation programmatique.

Au reste, l'appel aux spiritualités asiatiques, relayées entre autres par Hermann Hesse, témoignent d'un orientalisme confirmé par l'influence dont jouit dans la *Jugendbewegung* des années 1920 l'indianiste Jakob Wilhelm Hauer. Son rôle de passeur et de critique de la modernité pourrait être comparé à celui, contemporain, d'un René Guénon en France – à ceci près que Hauer mène une action plus directe, en dirigeant le *Bund der Königer* de 1920 à 1933, puis la *Deutsche Freischar* à partir de 1927, qui compte environ 10.000 membres. En écho aux réflexions de Moeller van den Bruck et de Spengler, la question de l'ancrage civilisationnel de l'Allemagne en Occident est de plus en plus explicitement posée. L'éditeur Diederichs se fait ainsi l'avocat d'une synthèse allemande entre « l'âme féminine-passive » de l'Orient et « l'âme faustienne-active » de l'Occident²⁴. Ce débat sur la place du pays dans une « géopolitique des civilisations » est peut-être une dimension commune aux mouvements de relèves ; il fait en tout cas écho à la réception, en France, du *Défense de l'Occident* d'Henri Massis²⁵.

Cette synthèse des civilisations, en réaction à la modernité rationnelle occidentale, revient pour Diederichs à la formulation d'une nouvelle spiritualité : « l'humanité ne développe ses forces créatrices que dans les périodes de religiosité »²⁶. Car autour du rôle central du sentiment communautaire s'articule une vision du monde clairement spiritualiste : les notions de *Gemeinschaft* [communauté], de *Wahrhaftigkeit* [authenticité] et d'*Erlebnis* [expérience vécue et indicible] sont récurrentes, et situent la *Jugendbewegung* dans le pôle idéaliste des relèves²⁷. Cet ancrage dans les mouvements de réforme de l'existence individuelle par le travail spirituel explique en partie la difficulté à formuler un projet politique cohérent. Max Scheler résume bien en 1923 l'aspiration spirituelle à un homme nouveau que recèle le « Mouvement de la Jeunesse » : elle incarne pour

« Kultbücher. Hinweise zur Mentalitätsgeschichte der deutschen Jugendbewegung », in : *Jahrbuch des Archivs der deutschen Jugendbewegung*, vol. 16, 1986-1987, pp. 21-44 ; sur l'impact de Nietzsche, T. Herfurth, « Zarathustras Adler im Wandervogelnest. Formen und Phasen der Nietzsche-Rezeption in der deutschen Jugendbewegung », in : *ibid.*, vol. 16, 1986-1987, pp. 63-110 ; sur Spengler, H. Kiesel, « Gläubige und Zweifler. Zur Rezeption von Oswald Spenglers *Untergang des Abendlandes* », in : *ibid.*, vol. 16, 1986-1987, pp. 157-183 ; sur l'influence du cercle de Stefan George et de l'« Allemagne secrète », W. Riegger, O. Weise, « Stefan George und die Jugendbewegung. Begegnungen und Kontakte », in : *ibid.*, vol. 13, 1981, pp. 129-134.

²³ Voir le catalogue des éditions Diederichs, *Willen und Gestaltung, Diederichs Almanach*, Jena, Diederichs, 1921, pp. 161-212, en particulier les sections 5 et 6, pp. 178-190.

²⁴ E. Diederichs, « Volk und Vaterland », in : *ibid.*, p. 5.

²⁵ O. Dard, *Le rendez-vous manqué des relèves des années Trente*, Paris, PUF, 2002, pp. 106-109.

²⁶ E. Diederichs, *ibid.*, in : *Wille und Gestaltung, op.cit.*, p. 3.

²⁷ Sur la polarisation des « relèves » entre spiritualistes et réalistes, voir O. Dard, *Le rendez-vous manqué, op.cit.*, p. 6.

lui le mot d'ordre « meurs et deviens ! » qui doit être désormais celui du peuple allemand ; c'est par elle qu'advient le « processus mystérieux de la résurrection d'une nouvelle source spirituelle et morale »²⁸.

Rien de bien surprenant, donc, à voir dans les mouvements confessionnels de jeunes, des groupes hétérodoxes, issus du *Wandervogel*, fonctionner comme des « relèves » internes. Ils assurent la diffusion de cette attitude « néo-mystique », à partir du noyau dur de la *Jugendbewegung*, dans l'ensemble des associations de jeunes, qui regroupent près de cinq millions de personnes au milieu des années 1920²⁹. Le pasteur et plus tard évêque luthérien Wilhelm Stählin, président du *Bund Deutscher Jugendvereine*, s'inspire largement de la *Jugendbewegung* pour réformer les mouvements de jeunes protestants dont il a la charge. De même, l'influence du groupe de *Wandervogel* catholiques *Quickborn*, inspiré par le mystique réformateur Romano Guardini, est particulièrement sensible dans les jeunesse catholiques, qui se réorganisent à partir de 1919 sous le nom de *Bund Neudeutschland*. Ces *Wandervogel* chrétiens tentent d'incarner un nouvel esprit chevaleresque et de développer la communion avec la Nature. Régénération spirituelle du groupe, création permanente de la *Gemeinschaft* à travers des lieux (*Burg*) ou des rites (solstice d'été) : la cristallisation des pratiques autour de la mystique communautaire s'étend aussi aux mouvements de jeunes dont on pourrait penser qu'ils y seraient les plus réfractaires. C'est ainsi que les *Jungsozialisten* se livrent à une reformulation « spiritualiste » du socialisme, très éloignée de la SPD ; la manifestation la plus visible en est l'évolution de la cérémonie d'entrée dans l'âge adulte du mouvement ouvrier, la *Jugendweihe*³⁰. Au fil des années 1920, on y exhorte de plus en plus à une spiritualité socialiste, quand on n'y parle pas directement du Dieu que l'Homme nouveau doit trouver en lui-même³¹.

Par conséquent, lorsque Gerd Knoche explique, en 1930, l'essor de la *Jugendbewegung* au public français de la revue *Europe*, il met à bon droit en avant l'allure mystique du mouvement : « si l'on entend par religieux [...] quelque chose qui apporte de la vie, des réalisations, et qui brise l'écorce conventionnelle, on peut considérer le Mouvement de la Jeunesse comme un mouvement religieux, peut-être comme un des mouvements religieux les plus puissants de l'époque qui vient de s'écouler »³². Cette dimension est d'autant plus forte que le culte de la jeunesse tend à devenir eschatologique. Face à la crise ressentie à l'issue du conflit, celui-ci nourrit en effet l'espoir d'une société traumatisée par la défaite et la révolution ; Gerd Knoche croit ainsi pouvoir imputer le messianisme juvénile à la « faillite de l'homme moderne d'Europe et en particulier

²⁸ M. Scheler, « Jugendbewegung », in : *Gesammelte Werke*, vol. 6, Bern, Francke, 1963, p. 396.

²⁹ I Götz von Olenhusen, *Jugendreich, Gottesreich, Deutsches Reich. Jugend, Religion und Politik 1928-1933*, Köln, Wissenschaft und Politik, 1987.

³⁰ Sur les *Jungsozialisten*, voir W. Kindt, *Dokumentation, op.cit.*, vol. 3, pp. 1027-1037. Sur la *Jugendweihe*, voir A. Döhnert, « Die Jugendweihe », in : E. François, H. Schulze, *Deutsche Erinnerungsorte*, München, C. H. Beck, 2001 vol. 3, pp. 347-362, et N. Le Moigne, « Un rite de passage pour l'Homme socialiste : la *Jugendweihe* allemande entre spiritualisme et communisme d'Etat (1889-1989) », in : *Cahiers d'Histoire sociale*, 24, 2004, pp. 9-33.

³¹ *Jugend voran !*, 6 (1922/23), n°1, avril 1922, p. 1

³² G. Knoche, « Le mouvement de jeunesse allemand (Deutsche Jugendbewegung) », in : *Europe*, 92, 15.08.1930, p. 593.

d'Allemagne »³³. Et la diffusion d'un modèle politique *bündisch* est visible, grâce notamment aux connexions étroites avec les ligues d'anciens combattants, ainsi qu'avec les milieux intellectuels néo-nationalistes ou nationaux-bolchévistes. Néanmoins, le passage à une action politique directe est velléitaire, et marqué par l'hésitation constante entre le repli dans la tour d'ivoire et la descente dans l'arène, illustrant ainsi les apories des relèves utopistes. N'en résultent finalement que des tentatives avortées, telles que l'alliance du *Jungdeutscher Orden* avec les restes du DDP en 1930.

La jeunesse comme champion : la tour d'ivoire et l'arène, ou les apories de l'utopie

La transformation des mouvements issus du *Wandervogel* en véritable « relève » s'explique en partie par la réconciliation, à la faveur de la guerre, entre le spiritualisme nébuleux et le nationalisme guerrier. Assez paradoxalement, les réticences soulevées en 1913 sur le Hoher Meissner face à l'engagement social et politique tombent dès l'année suivante lorsqu'éclate la guerre ; les engagés volontaires sont nombreux, et les livres de chants, dont le célèbre *Zupfgeigenhansl*, prennent une tonalité nettement militariste³⁴. Durant le conflit, la notoriété du pédagogue Ludwig Gurlitt parmi les *Wandervögel* lui permet de prendre une part active à la propagande de guerre en excitant le patriotisme guerrier de la jeunesse dans sa brochure *La jeunesse et la guerre*³⁵. La naissance, dans les tranchées, d'un « *Wandervogel* du front » bouleverse les structures du Mouvement de la Jeunesse : le goût de l'uniforme et du défilé se développent, le regroupement à base locale cède la place à la camaraderie de régiment, et le culte du commandement se développe³⁶. De nouvelles pratiques se font jour : le *Bund Ekkehard* illustre ainsi la diffusion de la culture de guerre à travers les mouvements de jeunes. Un culte inconditionnel du chef s'y développe autour du capitaine Roßbach, l'uniforme y est de rigueur, et la pratique des jeux violents, sous la forme de simulacres de tournois, y est au cœur des activités³⁷. Ce nouveau type de mouvement tranche avec le *Wandervogel* de l'avant-guerre, sujet à des conflits d'autorité constant, et où la pratique de sports de combat, par exemple, n'est pas attestée. Sur le plan des sensibilités, la Grande Guerre donne au mythe juvénile l'onction de l'héroïsme : la propagande autour de la bataille de Langemarck en 1914 chante les « lansquenets des temps nouveaux » et célèbre le sacrifice de la fine fleur du pays montant au front en entonnant le *Deutschlandlied*³⁸. De même, les écrits de guerre du *Wandervogel* Walter Flex, tombé en 1918,

³³ *Ibid*, p. 603.

³⁴ Voir les listes des morts au front publié tous les mois par le bulletin *Wandervogel* ; dans les premiers mois de 1918, près de la moitié des morts étaient engagés volontaires.

³⁵ L. Gurlitt, *Die deutsche Jugend und der Krieg*, Greiz, Henning, 1915.

³⁶ G. Fielder, *Jugend im Krieg: bürgerliche Jugendbewegung, Erster Weltkrieg und sozialer Wandel 1914-1923*, Köln, Wissenschaft und Politik, 1989.

³⁷ Archiv der deutschen Jugendbewegung, « Bund Ekkehard », A 2/ 56-1.

³⁸ Sur le mythe de la bataille de Langemarck, voir G. Krumeich, « Langemarck », in : *Deutsche Erinnerungsorte, op.cit.*, vol. 3, 2001, pp. 292-309.

comptent parmi les plus grands *best-sellers* de l'Entre-deux-guerres³⁹. La présence de nombreux anciens *Wandervögel* sur le front, la similitude de l'attitude frondeuse expliquent les liens qui s'établissent entre Mouvement de la Jeunesse et organisations para-politiques issues de la guerre, comme les ligues d'anciens combattants ou les milices paramilitaires. Le Casque d'Acier possède ainsi son *Bund* de jeune imité des organisations de la *Jugendbewegung* ; c'est le *Jungstahlhelm*. De même, le *Jungdeutscher Orden* [« Jeune Ordre teutonique » ou « Ordre jeune-allemand » ?], au départ corps franc de Cassel, se calque lui aussi sur le modèle *bündisch*, et possède une triple nature de corps franc, de ligue de jeunes et de parti. Les ligues combattantes dissoutes se plaisent de leur côté à se reconstituer sous forme de mouvements de jeunes : ainsi du *Wiking Bund*, qui sert de paravent aux activités subversives du capitaine Ehrhardt, et part en manœuvres sur des terrains militaires, avec la bénédiction apparente des autorités de la *Reichswehr*⁴⁰.

La diffusion du modèle donné par la *Jugendbewegung* s'explique par cette légitimité nouvelle de « fer de lance » acquise durant le conflit et à la faveur des troubles de la révolution. Le modèle utopique qu'il véhicule cesse d'être auto-centré, pour devenir la préfiguration possible d'une nouvelle Allemagne. A mesure que l'on avance dans les années Vingt, la prétention à poser le *Bund* en modèle pour la nouvelle société allemande devient plus explicite. Le modèle de l'Ordre de moines-soldats au service d'une cause devient le recours contre les organisations jugées « étrangères » que sont les partis, et les groupes de *Wandervögel* se pressentent eux-mêmes pour être les élites d'un nouveau Reich⁴¹.

Dans son premier livre, *L'esprit de l'utopie*, Ernst Bloch affirme que l'atmosphère d'apocalypse que connaît l'Allemagne de la défaite, puis de la révolution, n'a pas seulement favorisé la pensée utopique, mais lui a donné ses lettres de noblesse politiques et intellectuelles. Il inscrit la *Jugendbewegung* au nombre des *Sozialutopien*, les « utopies sociales », ces tentatives fragmentaires mais réelles d'instaurer un ordre nouveau au sein de l'ordre existant, et que l'on appelle aujourd'hui « utopies concrètes »⁴². Toutefois, cette utopie en voie de devenir concrète reste, dans son principe, sécessionniste. L'attitude de rupture *bündisch* se matérialise dans les années 1920 par une pratique nouvelle : l'acquisition par différents mouvements de ruines médiévales et leur reconstruction en vue d'en faire le « nid d'aigle » du *Bund*. Et de donner une réalité permanente à ce monde parallèle qui, avant 1914, ne prenait chair que de manière épisodique dans les randonnées. La Burg Ludwigstein, en Hesse, devient un patrimoine commun à tous les *Bünde*, et fait l'objet d'une souscription nationale ; les *Nerother* font de la Burg Waldeck, en Rhénanie, la vitrine

³⁹ W. Flex, *Der Wanderer zwischen beiden Welten*, München, C. H. Beck, 1917, est l'un des plus forts tirages de la littérature de guerre allemande. Les tirages cumulés atteignent 170.000 exemplaires en 1920, près de 400.000 en 1934, et dépassent le million en 1960 (chiffres de l'éditeur).

⁴⁰ Bundesarchiv Berlin, R 1501/ 113 267: Wiking Bund, rapports du 19.07.1923 et du 22.12.1923. Les autorités militaires font la sourde oreille aux demandes d'enquête du Ministère de l'Intérieur du Reich.

⁴¹ Sur le modèle de l'Ordre teutonique, voir « Der Deutsche Orden als ideologisch-organisatorisches Vorbild der Bünde und Orden der Weimarer Republik », in : W. Wippermann, *Der Ordensstaat als Ideologie: das Bild des Deutschen Ordens in der Geschichtsschreibung und Publizistik*, Berlin, Colloquium, 1979, pp. 242-252.

⁴² E. Bloch, *Geist der Utopie*, fac-similé de l'édition de 1918, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1976 ; l'idée est reprise dans *id.*, *Freiheit und Ordnung : Abriß der Sozial-Utopien*, New York, Aurora, 1946.

de leur monde idéal. Les *Fabrende Geselle*, *Bund* des apprentis, font de leur côté l'acquisition de la Burg Lobeda, en Thuringe, tandis que la fondation Toepfer aide les *Wandervögel* alsacien du *Bund Erwin von Steinbach* à acquérir la Hunebourg, dans les Vosges du Nord. Cet ancrage dans une esthétique de la tour d'ivoire suscite parfois les sarcasmes : Kurt Tucholsky s'en prend en 1926 à l'inconséquence des héritiers du *Wandervogel*, et reproche au mouvement d'être son propre but, comme une « locomotive qui scierait les essieux qui la font avancer »⁴³.

L'atomisation du mouvement y est pour beaucoup, même si les tentatives d'unifier le courant *bündisch* sont nombreuses ; à partir de 1926, le *Bund Deutscher Wandervogel und Pfadfinder*, puis la *Deutsche Freischar*, tentent une synthèse entre *Wandervogel* et scoutisme, afin d'œuvrer à la transformation sociale, mais on en reste là. Le *Großdeutscher Bund*, placé sous le haut patronage de l'amiral Trotha, aspire lui aussi à rassembler sous son égide l'ensemble de la mouvance, sans grand succès. Les conflits d'autorité, les scissions multiples, font de la *bündische Jugend* un monde mouvant et instable, où les guerres microcholines entre barons locaux tiennent en général lieu de stratégie politique. Deux entreprises se distinguent toutefois : la *Bündische Reichsschaft*, et la *Deutsche Staatspartei* créée en 1930 par le parti libéral et le *Jungdeutscher Orden*.

La *Bündische Reichsschaft* de Kleo Pleyer mise sur le travail métapolitique et tente, par la propagande, de gagner les élites intellectuelles à la « troisième voie » d'un Etat *bündisch*. Fondée en 1930 à Potsdam, elle regroupe des chefs de ligues de jeunes, des organisations étudiantes, et quelques syndicalistes ouvriers et paysans. Pleyer enseigne à la *Hochschule für Politik* à Berlin, et entend créer un mouvement politique extérieur aux partis, fondés sur l'alliance des cercles intellectuels néo-conservateurs, de la frange droite de la *Jugendbewegung*, et d'organisations de jeunes paysans, ouvriers et employés. Il explique ainsi sa stratégie métapolitique : « les *Bünde* ne peuvent pas s'engager en tant que tels dans le combat politique. Ils sont des communautés éducatives, une parcelle de liberté pour ce que la jeunesse allemande a de meilleur. [...] Nous ne devons pas nous battre pour des sièges de députés ». Le but était d'inventer un nouveau modèle de société, opposé aussi bien au libéralisme qu'au communisme, fondé sur l'Etat corporatiste (*Ständestaat*) et sur la réforme spirituelle de la nation, devenue une sorte de *Bund* géant⁴⁴. Ce modèle *bündisch*, tel qu'il est formulé par Pleyer, repose sur l'esprit de camaraderie (*Genossentum*), et le fait de suivre suivent librement le meilleur (*Führertum*) – « chacun pour tous et tous pour un seul », en somme. Seule cette synthèse de la démocratie et de l'aristocratie qu'est le « mouvement *bündisch* pour le Reich » est selon lui en mesure de dépasser l'Etat des partis⁴⁵

Enfin, le *Jungdeutscher Orden* d'Arthur Mahraun est la seule organisation à accepter finalement l'affrontement politique direct, en s'alliant au DDP, le parti libéral-démocrate, à l'occasion des élections législatives du 14 septembre 1930. Les deux formations créent à cet effet le *Deutsche*

⁴³ K. Tucholsky [Ignaz Wrobell], « Alte Wandervögel », in : *Die Weltbühne*, 22 (1.Hj.), 1926, pp. 966-969 ; *id.* « Die tote Last », *ibid.*, 22 (2.Hj.), 1926, pp. 855-857, cité in : J. Reulecke, « Utopische Erwartungen an die Jugendbewegung 1900-1933 », in : W. Hardtwig (dir.), *Utopie und Herrschaft im Europa der Zwischenkriegszeit*, p. 211.

⁴⁴ Eberhard Plewe, « Die Waffenschmiede », *Alterenzeitung des Deutschen Pfadfinderbundes*, 6, November 1930, in : W. Kindt, *Dokumentation*, *op.cit.*, vol.3, pp. 1249-1251

⁴⁵ Pleyer, *Bündische Welt*, 9, 09.1930, *ibid.*, pp. 1245-1249.

Staatspartei ou « parti de l'Etat », qui engrange 20 sièges, dont 6 occupés par des membres de l'Ordre. L'objectif, d'après Mahraun, est de « sauver le centre politique de l'effondrement ». Car assez paradoxalement, l'Ordre saute le pas de l'engagement politique en se posant en rempart du régime en place, et de la Constitution de Weimar. La ligne politique de Mahraun est de défendre la tradition « occidentale » et « civilisée » de « l'Etat » (*Staat*), notion centrale pour cet éphémère parti, et qui lui donne jusqu'à son nom – en négligeant délibérément le terme de *Reich*. Mahraun rejette la mystique du soulèvement et du combat de rue, et exhorte à rompre avec le culte de la force : « la plus grande partie de la bourgeoisie allemande, en charge de l'Etat, n'a pas encore compris que toute politique qui verrait dans la violence un idéal relèverait du pôle oriental, asiatique et bolchévique de l'univers »⁴⁶. La mission de « sauvegarde de l'Etat » que s'assigne l'Ordre explique l'alliance avec le parti libéral qu'est la DDP, sur la base de la création d'une force politique qui incarne « le centre, de manière active, nationale et sociale [...] dans l'esprit des libéraux de 1848 »⁴⁷. La synthèse entre vellétés utopiques et légitimisme politique s'opère à travers la figure du Président von Hindenburg. De ce point de vue, l'entrée en politique est d'abord une transposition du lien d'homme à homme sur le terrain des institutions. Mahraun appelle, lors du Chapitre de l'Ordre tenu à Hildesheim les 29 et 30 octobre 1931, à la tenue d'un référendum en 1932 pour renouveler Hindenburg dans ses fonctions pour sept ans, en remplacement de l'élection présidentielle prévue. Une fois reconduit, le vieux chef pourra convoquer une assemblée constituante, qui accouchera d'un « ordre nouveau de l'Etat »⁴⁸. Le contenu de celui-ci n'a rien de bien précis ; l'essentiel est dans l'aspiration à un nouveau lien politique. L'hommage-lige – au Grand-Maître pour l'Ordre, au Maréchal-Président pour le Reich – doit y être le fondement d'un acte démiurgique : Hindenburg, dans le rôle d'un Clisthène, édictera la nouvelle Loi des Allemands et façonnera un nouveau Reich, comme Mahraun a façonné l'Ordre qui en sera le pilier. L'Etat du peuple (*Volksstaat*) fera table rase de l'organisation fédérale : l'Ordre plaide pour la suppression des *Länder*, entités historiques, et leur remplacement par 12 *Stammländer* – littéralement « Etats tribaux », fondés sur les grands ensembles linguistiques du pays, présentés comme des réalités « naturelles »⁴⁹.

Le « Congrès pour la réforme du Reich » (*Reichsreformtagung*) réuni à Essen le 4 octobre 1931 relance enfin l'idée, déjà développée dans l'Ordre, du service du travail pour tous : le sentiment d'appartenance organique propre au *Bund* s'étendra ainsi à l'ensemble de la population, en mettant à l'honneur le « nous » *bündisch* au détriment du « je » libéral. La proposition est reprise en août 1931 par le gouvernement Brüning, afin de lutter contre le chômage de masse, et l'Ordre s'associe activement

⁴⁶ BA : R 1501/125 961 : *Der Orden. Mitteilungsblatt des Jungdeutschen Ordens*, 21.10.1930.

⁴⁷ BA : R 1501/125 961 : *ibid.*

⁴⁸ BA : R 1501/125 961 : Compte rendu du Chapitre régional (*Balleitagung*) d'Hildesheim dans *Der Jungdeutsche*, sans date, sans doute 31 août ou 1^{er} septembre 1931.

⁴⁹ *Ibid.*: *Lagebericht* 24.10.1931; la division du peuple allemand en *Stämme* (« tribus » ou *gentes*) est un thème en vogue dans l'historiographie allemande dès le XIX^{ème} siècle ; souvent présentés comme les composantes initiales du Reich médiéval (Francs, Saxons, Bavaois, Alamans...) les *Stämme* recouvrent également les groupes de dialectes qui coexistent en Allemagne.

à la mise en place du *Arbeitsdienst*, en prenant à sa charge près de 400 sites. Mahraun tente une dernière fois, en août 1932, après les élections du 31 juillet, de regrouper derrière lui un *Bündische Front* – les tractations avec le *Wehrwofff*, le *Zentrum* et le cercle *Die Tat* avortent cependant rapidement, à telle enseigne qu'aucun parti ne porte plus les couleurs de « l'Etat jeune-allemand »⁵⁰. Si le « grand plan » édicté par Mahraun en 1932 prévoit de recoloniser les terres agricoles de l'Est, l'opposition au NSDAP n'en est pas moins nette. Le souci de restaurer le sens de l'Etat a une conséquence originale dans le spectre des droites allemandes d'alors, puisqu'il conduit l'Ordre à prêcher une conception ouverte de la « communauté nationale » : Mahraun n'a de cesse de répéter que les Juifs font partie intégrante de la *Volksgemeinschaft*, et n'hésite pas à vilipender le sens raciste donné à ce terme par les nationaux-socialistes. Interrogé sur le statut des Juifs et des Noirs par un adhérent du NSDAP lors d'une réunion publique en 1930, il répond qu'il « ne veu[t] savoir quiconque en dehors de la communauté nationale, parmi tous ceux qui aiment l'Allemagne »⁵¹. D'où, en 1933, l'interdiction rapide de l'Ordre, après que celui-ci a appelé à la formation d'une « opposition nationale » autour de lui⁵².

Si les tentatives d'action politique directe se sont révélées hasardeuses, le travail métapolitique *bündisch* s'est révélé plus fructueux. L'idée *bündisch* devient peu à peu une catégorie de la pensée politique : paradoxalement, lorsque la *Vossische Zeitung* annonce la dissolution du *Jungdeutscher Orden* en 1933, elle lui attribue « l'invention de l'idée *bündisch* et du service du travail », qui sont désormais « partie intégrante de notre vie politique » En témoigne le soin mis par le régime nazi, à ses débuts, pour en récupérer les restes : le juriste nazi Walther Kost, proche des frères Strasser, publie ainsi en 1934 « Les éléments *bündisch* de l'idéologie contemporaine », où il explique que la transformation du pays en « ligue communautaire » (*Bündigung*) est seule à même d'assurer sa vocation mondiale, et situe la « révolution allemande » dans la continuité de l'esprit « frondeur »⁵³.

L'étude de ces mouvements à la charnière de l'histoire sociale, politique et culturelle participe au thème des « nouvelles relèves » à plusieurs niveaux. Elle contribue à élargir les problématiques d'histoire politique de la République de Weimar, qui ne saurait se satisfaire de l'étude des partis et des institutions, puisque leur légitimité est, dès le départ, mal acceptée. Elle pose aussi à nouveau la question de la validité du concept de « révolution conservatrice », à laquelle Armin Mohler rattache la jeunesse *bündisch*, et dont l'intérêt réside en fait avant tout dans le paradoxe qu'elle recèle. Dans le cadre d'une comparaison européenne, la *Jugendbewegung* sur la période 1900-1933 est d'abord un mouvement de mise en œuvre d'une *utopie*, et nous renseigne sur les différences, d'un pays à l'autre, entre les *univers imaginaires des formes politiques* : la crédibilité

⁵⁰ *Ibid.* : *Der Jungdeutsche* 19.08.1932

⁵¹ *Ibid.* : *Der Jungdeutsche* 08.03.1930.

⁵² *Ibid.*, interdit dans la plupart des Länder entre le 26.04.1933 (Bavière) et le 03.07.1933 (Thuringe), l'Ordre finit par s'autodissoudre le 04.07.1933.

⁵³ W. Kost, *Die bündischen Elemente in der Gegenwartsideologie*, Greifswald, Universitätsdruckerei, 1934, pp. 25, 114, 82.

politique, même momentanée, de ces aspirations utopiques restant, en Europe, une spécificité allemande. Mais les contradictions du modèle *bündisch* rejoignent à bien des égards celles des relèves étrangères. Les groupes assoiffés d'un monde nouveau sont en effet pris dans un étau : celui de la tension entre le fantasme du passé, incarné par exemple par un modèle médiéval commun à la *Jugendbewegung* et à la Jeune Droite française, et d'autre part l'élucubration de l'avenir. Quid, entre ces pôles, du « maintenant » ? – c'est là que se nouent finalement les rapports délicats entre utopie et politique.

